

Arbër AHMETAJ

Një natë tek Luiza

Eine Nacht bei Luiza

Une nuit chez Luiza

RL Books, Bruxelles, 2024



Arbër AHMETAJ
Një natë tek Luiza
Eine Nacht bei Luiza / Une nuit chez Luiza

Roman, 182 Seiten / pages

Bruxelles, RL Books, 2024

€ 15.00

ISBN 978-9928-4241-9-8

www.rlbooks.eu

Inhaltsübersicht

Das Buch beginnt in Albanien in der Zeit des Kommunismus. Die Hauptfigur, ein kleiner Junge, soll für seinen Bruder eine Liebesbotschaft an dessen Schwarm übergeben. Voller eigener Sehnsucht nach der Frau reicht er ihr einen Brief. Kurz darauf flieht er aus Albanien in die Freiheit.

Viele Jahre später, in einer Bar in Paris, erkennt er sie wieder. Und verbringt die Nacht bei Luiza auf dem Hotelzimmer.

Nach ihrer Vereinigung liest Luiza das Manuskript des nun als Autor tätigen Mannes. Im Buch werden die Kapitel des Manuskripts als Kurzgeschichten in Kapiteln erzählt und entführen einen immer wieder zurück in den Kommunismus Albaniens, den Geschehnissen und Gedanken und Umständen in der wohl eindrucklichsten Zeit des Balkanlandes.

Begründung des Vorschlags

Der Autor erzählt in seinem Roman «Eine Nacht bei Luiza» von einer Liebe, die in Albanien beginnt, durch Armut, der Angst im Schatten des Kommunismus und der Verzweiflung, auseinandergerissen wird und in der Diaspora nach vielen Jahren wieder zusammenfindet.



Bref résumé

L'histoire commence en Albanie communiste. Le protagoniste, un jeune garçon, a été chargé par son frère de transmettre une déclaration d'amour à sa bien-aimée, Luiza. Lui-même transi de désir pour elle, il lui tend une lettre. Peu de temps après, il fuit l'Albanie en quête de liberté ; bien des années plus tard, il la reconnaît dans un bar parisien et passe la nuit avec elle dans sa chambre d'hôtel.

Après leur réunion, Luiza lit le manuscrit de cet homme, devenu écrivain. Chaque chapitre de ce manuscrit est une nouvelle qui nous ramène à l'époque communiste, nous replongeant dans les événements et les remous quotidiens de ce qui est sans doute la période la plus marquante de l'histoire de ce pays des Balkans.

Motivation de la proposition

Dans *Një natë te Luiza* (Une nuit avec Luiza), Arbër Ahmetaj raconte un amour qui se déclare en Albanie, se déchire dans un contexte de pauvreté, de désespoir et de peur à l'ère du communisme, pour finalement se retrouver dans la diaspora de nombreuses années plus tard.

Zwischen der Begegnung dieser zwei Menschen und deren gemeinsamen Nacht, finden fünf Kurzgeschichten durch verschiedene Kapitel immer wieder nach Albanien zurück. Diese Geschichten sind ein wahrer Schatz an Gedanken und Traumata des Volkes, ungeheuren Umständen und einer Paranoia, die dem Volk eingeprägt wurde. Und Geschehnissen, wie wir sie selten in der Literatur finden – auf spielerische Weise und gekonnt, mit Charme und Witz, aber auch Ehrfurcht, erzählt.

Luiza bewertet jede Kurzgeschichte und man erfährt immer mehr über die Beziehung der beiden und wie ihr Leben ohne einander verlief.

Dieses Werk wäre eine Bereicherung für die deutschsprachige Literatur.

Biografie

Arbër Ahmetaj, *1965 in Tropoj (Albanien), wohnt in Sion. Er studierte Pharmazie an der Universität von Tirana. Parallel dazu verfolgte er eine Karriere als Journalist, schrieb für literarische und politische Zeitungen und arbeitete später für das albanische Staatsfernsehen und als Diplomat, bis er am Ende der 90er Jahre in die Schweiz zog. Heute arbeitet er als Apotheker in Monthey im Wallis. Er veröffentlichte mehrere Werke in albanischer Sprache, 2007 war er Co-Autor in der Erzählsammlung «Le chameau dans la neige et autres récits de migrations» (Editions d'en bas). 2010 erschien ein Gedichtband in albanischer Sprache mit französischer Übersetzung (Verlag Mërgimi A&B).

Quelle Biografie:

<https://literaturhaus.ch/veranstaltungen/lesefest-vielsprachige-schweiz-arber-ahmetaj-albanisch-mico-m-savanovic-serbisch/>

Entre la rencontre de ces deux personnages et la nuit qu'ils passent ensemble, cinq nouvelles qui constituent un trésor de réflexions sur les traumatismes du peuple albanais, sur des événements dévastateurs et sur une paranoïa inculquée à la population. Ces événements, peu présents dans la littérature, sont racontés ici avec humour, charme et habileté – et surtout avec admiration. À chaque nouvelle que lit Luiza, on en apprend davantage sur leur relation et sur leur vie avant de se retrouver.

Si elle était traduite en français, cette œuvre serait un véritable enrichissement pour la littérature francophone.

Biographie

Arber Ahmetaj est né en 1965 à Tropoj (Albanie). Après ses études secondaires dans sa ville natale, il étudie la pharmacie à l'Université de Tirana. En parallèle, il mène une carrière de journaliste, écrivant dans des journaux littéraires et politiques, travaillant ensuite pour la Télévision publique albanaise.

En 1993, il devient diplomate auprès du Ministère des affaires étrangères albanais. Lors du renversement du pouvoir dans le pays, en 1997, il se trouve en poste à Bucarest. Il démissionne alors et s'installe en Suisse. Il vit aujourd'hui à Sion et pratique son métier de pharmacien à Sion.

Dès 1993, il s'engage en écriture et publie plusieurs ouvrages en langue albanaise. Un roman d'abord, *Flet-hyrje për në varr* aux éditions Dardania à Tirana. Puis, des essais, un recueil de récits et un recueil de poésie. En 2007, Arbër Ahmetaj est co-auteur dans le recueil de récits *Le chameau dans la neige et autres récits de migrations* paru aux éditions d'en bas. En 2010 paraît un recueil de poésie en albanais avec traduction française aux éditions Mërgimi A&B.

Source biographie :

www.mediatheque.ch/fr/ahmetaj-arber-585.html

Extrait traduit par Festa Molliqaj, p. 1-10

Arbër Ahmetaj

Une nuit chez Luiza

Récit d'amour

Luiza a démarré le CD : du jazz. Elle m'a expliqué qu'il s'agissait de Bobby McFerrin et de son groupe, les « Yellow Jackets ». Je n'avais jamais entendu parler d'eux, et je n'aurai plus eu l'occasion de les écouter par la suite. Ils me plaisaient bien. C'était la fin du mois de mai. Le ciel s'était teinté d'un léger pourpre. De temps en temps, un perroquet aux couleurs éclatantes émettait des sons étranges. Une sorte de discours incompréhensible mais vibrant de vie. Puis, il se mettait à manger, buvait un peu d'eau et tournait la tête d'un côté et de l'autre, depuis sa cage suspendue à un arbre.

Luiza est revenue avec une bouteille de vin blanc à la main, deux verres et une assiette de pommes *Tentation*. Le perroquet a émis encore quelques mots, puis s'est calmé. Bobby chantait, imitant les sons, les animaux, les frémissements, laissant parfois place à l'orchestre.

- J'ai lu ton roman d'une traite ! Je tiens à dire qu'il m'a estomaquée.

Luiza venait d'Islande. Je l'avais rencontrée lors d'une séance de dédicaces, où elle servait du vin, des sourires et ses cartes de visite aux participants.

Elle avait accepté de donner un coup de main à la libraire qui organisait la soirée pour moi, à condition de pouvoir distribuer ses cartes de visite, pour faire connaître ses prestations de massage indien. Elle m'en avait donné une aussi, alors que je lui dédicaçais mon premier roman, fraîchement publié en français.

Deux semaines plus tard, assis en face d'elle, je ne savais pas comment accueillir ses mots. Mais, me soumettant aux règles de conduite dans l'univers des personnalités publiques que mon agent littéraire m'avait contraint à apprendre, je l'ai remerciée pour le sacrifice qu'elle avait consenti : elle n'avait pas hésité à se plonger dans mon roman pendant deux à trois jours, plutôt que de cuisiner des pommes de terre, de se promener dans les vignes ou de faire du shopping... Ah, le shopping !

Évidemment, je ne lui ai rien dit de tout cela. J'avais emporté avec moi le manuscrit de mon dernier livre et un recueil de nouvelles, avec le pressentiment que la discussion autour du roman étoufferait notre conversation.

- Ce livre m'a pétrifiée, a-t-elle poursuivi, tu t'es montré sans pitié dans ton approche des aspects sombres de la vie.
- Le titre original est « Carte d'admission pour le cercueil », lui ai-je dit. Avec toute la douceur que permet le français, le livre reste le même.

- Et concernant l'histoire d'amour, tu l'as glissée dans le piège d'un malentendu aux conséquences graves. Je pensais qu'à ce niveau-là tu serais plus prudent avec le lecteur, que tu tortures sans pitié jusqu'à la fin.
- Soyons clairs, ce n'était pas mon objectif. Je l'ai écrit sans penser aux lecteurs ; je ne m'attendais même pas à ce qu'il soit publié un jour. C'est peut-être une erreur de ma part mais je ne pouvais pas me permettre d'embellir la réalité décrite dans ce roman par simple crainte « d'estomaquer » mes lecteurs !
- On trouve ce genre de textes dans la littérature de beaucoup de peuples. Les Irlandais, par exemple, même s'ils ne le mentionnent pas, ont traité la privation de liberté dans beaucoup de romans. Non seulement ils ont abordé le thème de la liberté bafouée par les Britanniques, mais aussi la stratification symbolique et la répression des différentes formes de libertés exercée par l'Église. Les comités des différents partis ou les institutions des services secrets dans vos pays ressemblent beaucoup au pouvoir satanique de l'Église, et pas seulement à la branche catholique mais aussi à toutes les autres institutions similaires appartenant à d'autres religions. Les prêtres avaient entre leurs mains la vie des hommes sur terre, au ciel ou au paradis et jouissaient également de tous les droits sur leur corps et leur âme. Ils avaient la mainmise sur leurs émotions, leurs amours, et s'ils le désiraient, ils pouvaient même leur enlever le pain de la bouche, à ces derniers qui leur étaient assujettis.

- Peut-être, l'ai-je interrompue, mais pour des gens comme moi qui ont vécu dans des pays athées, ce genre de domination est difficile à concevoir. Nous, nous avons été « libérés » de cette espèce d'oppression pour, en retour, nous voir privés de tout le reste, même du droit à la foi et à la prière en cachette. C'est pour cette raison qu'aujourd'hui encore, ces discours nous semblent venir tout droit du diable bolchévique ou des sales rejetons de la Révolution française.

Elle a esquissé un sourire à l'association des diables et des rejetons de la révolution. Elle a sorti la bouteille du seau en argent, rempli de glaçons, et versé le vin dans les verres. Nous avons levé nos verres et trinqué en anglais : « Cheers » !

Elle m'a demandé la traduction de l'expression en albanais. Elle a tenté de la prononcer mais sans succès, alors elle s'est mise à rire. Ses cheveux blonds tremblaient tels des rayons de soleil reflétés dans une flaque d'eau trouble.

- J'ai étudié la littérature à Reykjavik et à Dublin. Puis, j'ai voulu poursuivre mon rêve de devenir actrice, à Londres. Et là, things went wrong, drugs and so on ! Je me suis soignée pendant deux ans dans un centre de désintoxication à Genève. C'est là que j'ai appris à parler français.
- Ce sont des choses qui arrivent. Je suis content de savoir que cela appartient désormais au passé. « Nous vivons sur Terre, il n'y a

aucune cure qui puisse nous sauver de cette saleté », a écrit Samuel Beckett en conclusion d'une de ses pièces, si je ne me trompe pas.

Comme s'il ne faisait qu'un avec les mots et la pensée du dramaturge, le perroquet a émis des sons pleins d'entrain. Nous nous sommes mis à rire. Après quelques instants, j'ai pensé que la discussion avait pris un mauvais tournant. Depuis longtemps, je restais méfiant face à ce genre de mélanges. Nous ne nous connaissions pas assez pour parler de drugs and so on. Toutefois, j'ai apprécié qu'elle ait parlé, en toute sincérité et très tôt, d'un problème de son passé, comme pour ne pas me faire d'illusions. Devant moi se trouvait un être humain avec son attirail d'expériences, de succès et d'échecs. Alors que je pensais qu'elle en avait fini avec son passé et qu'elle reviendrait à mon roman, soudain elle a lancé, tout en clignant des yeux :

- My London experience a tué en moi l'essence même de l'être humain : la capacité d'aimer. J'ai posé en tant que mannequin pour des revues de mode. J'avais l'impression d'avoir atteint le sommet. On m'a offert des rôles dans des films pornographiques et un peu de poudre blanche. Ensuite, mon partenaire, un Indien venu s'installer à Dublin pour des études sur Joyce, a fui au Pakistan – le billet d'avion coûtait moins cher que pour New Delhi. Une fois arrivé, il a été arrêté et enfermé dans la prison d'Abou Ghraïb où il est mort à la suite des tortures infligées. Il avait conclu sa dernière lettre ainsi : « Ils veulent prendre mon âme, mais il y a une chose qu'ils

ne pourront jamais m'enlever : mon amour pour toi ! ». Cette lettre m'a fait sortir de la drogue.

Tout ce à quoi je voulais absolument échapper cet après-midi-là, était en train d'arriver. Une femme inconnue me racontait son histoire, avec l'espoir, peut-être, que j'écrive à propos d'elle. Je m'étais souvent trouvé dans cette situation et, chaque fois, cela m'avait laissé un goût amer. Le perroquet augmentait la fréquence de ses interventions. Il devenait désagréable. Le coucher de soleil approchait, tandis que le vin perdait de sa fraîcheur dans le verre. Elle a versé encore un peu de vin dans son verre. Elle a voulu faire de même avec le mien. J'ai refusé avec délicatesse, mais elle a insisté. Elle s'est levée, puis est revenue un livre à la main. Sans que je puisse voir le titre ni l'auteur, elle l'a ouvert et en a lu quelques vers :

*J'ai la fureur d'aimer. Mon cœur si faible est fou
N'importe quand, n'importe quel et n'importe où !*

Je me suis empressé de les traduire en albanais, dans ma tête.

- Paul Verlaine, qui ne pouvait s'imaginer sans ses amours tumultueuses, a-t-elle dit en refermant le livre intitulé « Cent poèmes de Paul Verlaine ».

Les intellectuels qui m'entourent, heureusement, n'écrivent pas de nouvelles, ni de romans mais ont de grandes idées. Ils me disent souvent

que la grande littérature est le fruit de grandes amours, et ils citent Homère, Dante, Shakespeare, Tolstoï, Marquez, Coelho... !

« Flaubert a dit : 'Je suis Madame Bovary !' », m'a dit mon fils, en plein boom hormonal avec tous les bouleversements que cela comprend. Une bombe H avec deux jambes, un corps et un physique d'athlète. Luiza faisait pareil. Se rendaient-ils compte que dans mes livres il n'était pas vraiment question d'amour ? Ou étaient-ce des conseils à deux sous, juste pour avoir l'air érudits ?

La littérature, tout comme l'amour, me protège des ambitions de mon temps, de la vanité d'être quelqu'un, du rêve de devenir riche et influent. Tous deux, la littérature et l'amour, représentent, pour moi, la cure protectrice la plus sûre contre de telles attractions universelles. Ce sont eux qui m'ont maintenu, et continuent à le faire, en union avec moi-même, avec l'essence, simple et merveilleuse, de l'être humain. Il fut un temps où nombreux étaient ceux qui se moquaient de moi, qui me qualifiaient comme étant hors du temps : cela me faisait plaisir, me donnait confiance en moi. L'amour et la littérature avaient atteint leur objectif. Ils m'avaient protégé de la peste qui nous guette, nous engloutit.

Je me suis levé. Dans l'entrée, j'avais laissé un exemplaire de quelques-unes de mes nouvelles. Mon éditeur et mon agent littéraire m'avaient conseillé de publier quelque chose de différent des romans, quelque chose de plus doux, de plus suave. Il fallait à tout prix échapper à l'étiquette de l'écrivain brutal, sombre, illisible ou difficile ! Mais quel genre d'écrivain étais-je réellement ?

Fallait-il vraiment se comparer ? Si j'étais comme tel ou tel autre, quelle était ma valeur ? Un autre écrivain qui vient s'ajouter à la masse déjà existante ? La nation est la risée du monde entier. Dans chaque famille, on trouve un écrivain, ou deux. Il suffit de demander aux jeunes dans la rue ce qu'ils veulent faire plus tard, ils répondent d'abord Premier ministre, puis écrivain ! L'Albanie misérable, à peine libérée des communistes, a été victime d'attaques surprises des hordes d'écrivains. Ils l'ont trouvée endormie. Elle a été assaillie. Difficile de se distinguer, de prendre confiance en soi, dans ce chaos d'écrivains. On ne peut compter sur la sincérité de personne, il ne faut pas s'attendre à quelque chose comme : déchire ce manuscrit, mets-le au feu ! Essuie-toi avec.

C'est pour cette raison qu'une grande partie des auteurs, avec l'argent et l'aide de la famille à l'étranger, ont cherché et trouvé des traducteurs pour leurs œuvres et ont donné du fil à retordre aux imprimeurs en Europe, afin de voir imprimés leurs chefs-d'œuvre incompréhensibles en langue maternelle. C'est ainsi que, moi aussi, j'ai traduit « avec grande maîtrise » certains de mes textes et ai demandé l'avis d'une lectrice qui ne partage pas ma langue maternelle. Pour mon premier roman, j'ai obtenu quelques appréciations, des grimaces et des compliments de personnes ayant lu le livre d'un auteur étranger, dans le but de comprendre qui était leur voisin. Le journal local avait publié une interview qui m'a permis d'intégrer l'association des écrivains, ce qui a poussé le directeur de la bibliothèque à m'appeler pour me proposer de garder, pour chaque publication, deux

exemplaires qui seraient intégrés à la bibliothèque communale, puisque désormais j'étais, moi aussi, un de leurs auteurs.

La lectrice étrangère, heureusement pour moi, étudiait la littérature, même si elle avait échoué en raison de « l'expérience londonienne », et ses études semblaient être encore utiles. Elle entamait un processus de reconversion, non sans efforts, afin de devenir enseignante d'anglais et de littérature anglo-saxonne au sein du collège privé « Kurt Bosch ».

Pendant tout ce temps, Luiza avait répondu à plusieurs appels et rangeait ça et là des coins de l'appartement. Puis, elle est venue s'asseoir en face de moi.

Je lui ai tendu le livre. « Bombe H » était le titre. J'étais persuadé que l'éditeur ne l'accepterait jamais, même si le H faisait référence à « hormonale ». Elle m'a donné le livre de Verlaine. Tous deux, nous nous sommes plongés dans la lecture. Le perroquet s'est perdu dans ses pensées ou s'est tout simplement endormi. Je ne l'ai plus entendu. Ce qui m'a fait très plaisir, je l'admets. Le premier texte que Luiza avait décidé de lire s'intitulait : *Notre voisine ardente*.

Tout avait pris feu. Une chaleur insupportable s'était installée. À l'intérieur de moi, s'allumait une flamme que je ne parvenais pas à éteindre, une ardeur que je ne savais comment dompter, qui m'empêchait de dormir, me maintenant debout toute la journée, faisant les cent pas. Les livres auxquels j'avais accès à la maison ne me fournissaient aucune information. À la bibliothèque municipale, je n'osais pas demander des livres de ce genre. Ils

étaient interdits ; pas seulement aux personnes de mon âge, mais à tous. La grande perche de la bibliothèque soutenait qu'une telle interdiction avait pour but de préserver notre santé morale. Toute la ville avait une bonne conduite morale, personne n'osait lire de tels livres. La cause de tout ce bouillonnement était Lina J. Elle vivait un étage en-dessous de nous. Cela suffisait pour l'assimiler au langage des flammes qui engloberaient toute notre famille militaire.

Nous sommes quatre frères. Les trois aînés n'ont qu'une année et quelques mois de différence, tandis que moi, le cadet, je suis né bien des années après celui qui me précédait. L'aîné, à ce moment-là, venait de terminer le service militaire, avait créé une famille et habitait de l'autre côté de la ville. Le deuxième, « le grand » qui habitait encore chez les parents, était terrible, une vraie canaille. Mais voilà que cette canaille était un bel homme, grand et bien bâti, de beaux yeux verts, sur un visage clair et délicat, dessinés avec beaucoup de soin. Ses cheveux étaient noirs, longs, plus longs que les nôtres, lourds et gracieux, lavés et brillants. Celui qui me précédait était du genre scientifique ou écrivain, je ne sais pas. On ne comprenait pas bien ce qu'il était. Il se préparait à de grandes études, parfois de théâtre, d'autres fois de chimie, ou encore de lettres. Ce dont on était sûr, c'est qu'il ne faisait plus partie de notre famille, il vivait dans les bulles des livres, avec les frissons de l'apprentissage.

Je venais de terminer ma huitième année. Je commençais à me sentir grand. Pas assez pour oser contredire les « ordres » de mon grand frère, mais bien

assez pour avoir le courage de tricher. Ce n'était pas à cause de moi que notre maison avait pris feu, c'était à cause de la voisine.

Elle, notre voisine ardente, était mon aînée de deux ou trois ans. Et comme si cela ne suffisait pas, elle était plus grande en taille également. Je lui arrivais à peine à l'épaule, et pour tout le reste aussi : je ne lui arrivais pas à la cheville, cette cheville qui semblait sautiller sur ses sandales élastiques. À deux reprises, en m'inclinant au-dessus du balcon, j'étais parvenu à entrevoir un tiers de ses seins rosés, deux semi-boules roses formant un merveilleux arc, que j'avais imaginées avec, au bout de chacune d'elle, une fraise brûlante. Il en était fallu peu pour que je sente, au profond de ma poitrine, un feu incessant, un éboulement continu qui m'éreintait, me faisait oublier le besoin d'uriner, la soif, la fatigue ainsi que tous les autres soucis du moment.

Arbër Ahmetaj

Një natë te Luiza

Krëfim dashurie

RL BOOKS
2024

Luiza kish vënë një disk me muzikë xhaz. Prej saj mësova që ishte Bobby McFerrin dhe grupi i tij “Yellow Jackets”. Nuk e kisha dëgjuar kurrë e as më rastisi më pas asaj pasditeje. Më pëlqeu. Qe fund maji. Qielli kish marrë një të purpurt të lehtë. Një papagall plot ngjyra lëshonte herë pas here tinguj të çuditshëm. Një lloj fjalimi i pakuptueshëm, por shumë energjik. Pastaj merrej me ushqimin, pinte ujë dhe rrotullonte kokën sa andej-këndeje, në kafazin e varur në pemë. Gruaja erdhi me një shishe verë të bardhë, dy gota dhe një pjatë mollë “tensation”. Papagalli lëshoi edhe ca fraza e prapë u qetësua. Bobby këndonte, imitonte tinguj, gjallesa, fëshfërima e nganjëherë i linte vend orkestrës.

- E lexova me një frymë romanin tënd! Por, ma zuri frymën!

Luiza vinte nga Islanda. E njoha në një seancë nënshkrimesh, ku ajo shërbente verë, buzëqeshje dhe kartëvizita për pjesëmarrësit. Kishte pranuar t’i jepte një dorë librares që organizonte mbrëmjen për mua, me kusht që të mund të shpërndante kartëvizitat, ta bënte të njohur shërbimin e saj të masazhit indian. Ma dha edhe mua një, kur po i nënshkruaja romanin tim të parë, të sapobotuar në frëngjisht.

Ulur përballë saj, dy javë më vonë, nuk po dija si t’i merrja ato fjalë. Por, siç e kërkojnë rregullat e njerëzve publikë, që më është dashur t’i mësoj i detyruar nga agjenti im letrar, e falënderova për sakrificën që kishte bërë: pat vrarë pa mëshirë dy apo tri ditë të lexonte romanin tim, në vend që të fërgonte patate, të shëtiste vreshtave apo të bënte shooping.. Ah shooping!

Sigurisht që nuk ia thashë. Me vete kisha marrë edhe dorëshkrimin e librit tim të fundit me tregime, sikur ta kisha parandierë se biseda rreth romanit do ia zinte frymën edhe bisedës sonë.

- Ma mori frymën, - vazhdoi ajo, - je treguar i pamëshirshëm në përqendrimin e anëve të errëta të jetës.

- Titullin në origjinal e ka “Fletëhyrje për në varr”, - i thashë. - Me gjithë zbutjen në frëngjisht, libri është po ai.

- Edhe një histori dashurie që ke sjellë në atë libër, e ke futur në kurthin e një keqkuptimi me pasoja të rënda. Prisja që aty të paktën të ishe pak më i kujdesshëm me lexuesin, të cilin e torturon pa mëshirë deri në fund.

- Të kuptohemi, nuk ka qenë ky synimi im. E kam shkruar pa menduar për lexuesit; madje as që shpresoja se do botohej një ditë. Kjo mund të jetë e gabuar, por realitetin që përshkruaj në atë roman, nuk më lejohej ta zbukuroja që të mos “ia zija frymën” lexuesve!

- Tekste të tilla gjenden në letërsinë e shumë popujve. Irlandezët, për shembull, edhe pse nuk e përmendin, e kanë trajtuar çështjen e mungesës së lirisë në shumë romane. Jo vetëm atë që ua kishin marrë britanikët, por, në të njëjtin shtresëzim simbolik, sjellin shtypjen e lirive nga ana e autoritetit të kishës. Komitetet e partisë apo institucionet e shërbimeve sekrete në vendet tuaja nuk ndryshojnë shumë prej fuqisë satanike të kishës, jo veç asaj katolike apo institucioneve të ngjashme në fe të tjera. Priftërinjtë kanë pasur në dorë jetën tuaj mbi dhë, në qiell apo parajsë, por kanë pasur të drejtë edhe mbi trupin e shpirtin tuaj. Ata kishin në dorë emocionet, dashuritë, deri edhe bukën e gojës së subjekteve të tyre. Dhe e kanë ushtruar atë pushtet me përpikëri frymëzënëse.

- Ndoshta, - ia ndërpreva fjalën, - por për njerëz si unë, që kanë jetuar në vende ateiste, kjo lloj shtypjeje nuk kuptohet. Ne na "çliruan" nga këto gjëra për të na i marrë të gjitha, edhe të drejtën për të besuar e për t'u lutur në fshehtësi. Pastaj, edhe sot e kësaj dite na duket se, njerëzit që flasin kështu, janë shejtanë të bolshevizmit ose pjellë e keqe e revolucionit francez.

Vuri buzën në gaz me këtë bashkërenditje të shejtanëve e pjellave të këqija të revolucionit. Nxori shishen nga një kovë e argjendtë me akull dhe mbushi gotat. I ngritëm dhe uruam në anglisht "Cheers!". Më pyeti se si thuhej në shqip kjo fjalë. U përpoq ta shqiptonte, por nuk ia arriti dot dhe qeshi. Flokët e

verdhë iu drodhën si rrezet e diellit në një pellg uji të trazuar.

- Kam studiuar për letërsi në Rejkjavik dhe Dublin. Pastaj ndoqa ëndrrën time për t'u bërë aktore në Londër. Aty, things went wrong, drugs and so on ! Jam kuruar për dy vjet në një klinikë dezintoksikimi në Gjenevë. Aty mësova edhe frëngjisht.

- Gjëra që ndodhin. Më vjen mirë që kjo i përket së kaluarës! "Jetojmë në tokë, s'ka kurë që na shpëton nga kjo ndotje!", në mos gabohem, shkruan në mbyllje të një drame Samuel Beketi.

Si të qe i një mendjeje me fjalët e dramaturgut, papagalli lëshoi disa tinguj të gëzueshëm. Qeshëm. Pas pak çasteve mendova se biseda kishte marrë për keq. Kisha vite që u ruhesha përzierjeve të tilla. Nuk e njihnim njëri-tjetrin sa për të folur për drugs and so on. Megjithatë, më erdhi mirë që ajo, sinqerisht dhe shpejt e shpejt, foli për atë problem të së kaluarës së saj, si për të mos më lënë me iluzione. Qe një qenie njerëzore me gjithë hipotekën e përvojave, arritjeve dhe dështimeve të veta. Atëherë kur po mendoja se nuk do fliste më për të shkuarën e saj, por do t'i rikthehej romanit tim, duke pulitur sytë, më tha:

- My London experience vrau tek unë thelbin e të qenit njeri, aftësinë për të dashuruar. Pozova si modele për dy-tri faqe me ngjyra të një reviste mode. M'u duk vetja se kisha arritur majat e suksesit. Më ofruan role në filma pornografikë dhe nga pak pluhur të bardhë. Pas kësaj, i dashuri im, një indian

i ardhur në Dublin, për të studiuar mbi Xhojsin, iku në Pakistan, pasi avioni kushtonte më lirë sesa për New Delhi. Aty e arrestuan dhe e dërguan në burgun e Abu-Grabit. Vdiq nga torturat. Letrën e tij të fundit e mbyllte kështu: “Po ma marrin shpirtin, veç një gjë s’ma marrin dot: dashurinë për ty!”. Ajo letër më nxori nga droga!

Gjëja që doja t’i shmangesha më së shumti asaj pasditeje që pikërisht ajo që po ndodhte. Një grua e panjohur po më tregonte historinë e saj, ndoshta me shpresën se ndonjë ditë do shkruaja për të. Më kishte ndodhur shpesh një gjë e tillë dhe gjithmonë më linte një shije të keqe. Papagalli i shpeshtoi ndërhyrjet. U bë i bezdisshëm. Dielli po i afrohej perëndimit, ndërsa vera po më ngrohej në gotë. Ajo hodhi prapë. Deshi të ma mbushte edhe mua. Kundërshtova me delikatesë, por nguli këmbë. U ngrit dhe u kthye me një libër në dorë. Pa mundur ta shihja titullin dhe autorin, ajo e hapi diku dhe lexoi ca vargje:

*J’ai la fureur d’aimer.
Mon coeur si faible est fou
N’importe quand,
n’importe quel et n’importe où!*

*S’jam i qetë pa bërë dashuri.
E dobëta zemër u çmend
S’ka rëndësi kur,
me kë e në cilin vend! - i përktheva shpejt e shpejt me*

mendje.

- Kështu shkruante Pol Verleni, që s’mund të imagjinohet pa dashuritë e tij të stuhishme, - tha duke mbyllur librin “Cent poèmes de Paul Verlaine”.

Intelktualët që jetojnë rreth e rrotull meje, të cilët për fat nuk shkruajnë tregime, as romane, por kanë vetëm ide të mëdha, më thonë shpesh se letërsia e madhe është rezultat i dashurive të mëdha dhe më përmendin Homerin, Danten, Shekspirin, Tolstoin, Markezin, Coelho...!

“Floberi ka thënë: ‘Je suis Madame Bovarie!’” , më tha njëherë im bir, që është bash në moshën e tërmeteve hormonale me lëkundje të larta. Një bombë h me dy këmbë, me trup e pamje atleti. Kështu po bënte edhe Luiza. A thua ata e ndjenin se në librat e mi nuk flitej edhe aq për dashurinë? Apo ishin këshilla dylekëshe, sa për të bërë të diturin?

Letërsia, si dashuria, më mbrojnë nga ambiciet e kohës, nga vaniteti i të qenit dikushi, nga ëndrrat për t’u bërë i pasur dhe ndikues. Të dyja, edhe letërsia edhe dashuria, përbëjnë për mua kurën mbrojtëse më të sigurt ndaj tërheqjeve të tilla universale. Ato më kanë mbajtur e më mbajnë të lidhur me veten, me thelbin e thjeshtë e të mrekullueshëm të të qenit njeri. Dikur kishte me tepri njerëz që më tallnin, që më vlerësonin si jashtë kohe: kjo më kënaqte, më jepte siguri. Dashuria dhe letërsia ia kishin arritur qëllimit. Më kishin ruajtur nga ajo murtajë gëlltitëse, që vërtitej rreth e rrotull.

U ngrita. Në hyrje të sallonit pata lënë kopjen e shtypur të disa tregimeve. Botuesi dhe agjenti letrar më kishin këshilluar që të botoja diçka më ndryshe sesa romanet e mia, diçka më të butë, më të ëmbël. T'i shmangesha me çdo kusht cilësimit si shkrimtar i ashpër, i errët, i palexueshëm apo i vështirë! Po çfarë shkrimtari isha në të vërtetë? A ia vlente të krahasohesha? Po të isha si ky ose si ai, çfarë vlere do kishte të shtohesha edhe unë? Të kishim edhe një shkrimtar më tepër? Atdheu po bëhej gazi i botës. S'kishte familje që s'kishte një ose dy shkrimtarë. T'i pyesje të rinjtë në rrugë se çfarë donin të bëheshin, kryeministër, së pari të përgjigjeshin, së dyti, shkrimtar! Shqipëria e ngratë e sapoçliruar nga komunistët, u sulmua në befasi nga hordhia e shkrimtarëve. U gjet e përgjumur. U pushtua. Në atë shkërdhnajë shkrimtarësh, vështirë të shquheshe, të fitoje besim në vetvete. Prej askujt s'mund të prisje sinqeritet, të të thoshte haptas: shqyeje atë dorëshkrim, ndiz zjarr me të! Fshij bythën me të. Ja pse një pjesë e madhe e autorëve, me paratë dhe ndihmat e kushërinjve të mërguar, lypën e gjetën përkthyes për veprat e tyre dhe u dhanë punë shtypshkronjave në Evropë, për të printuar kryeveprat e tyre të pakuptuara në gjuhën amtare. Ja pse edhe unë kisha përkthyer "mjeshhtërisht" disa nga tekstet e mia dhe doja të dija mendimin e një lexueseje të huaj. Për romanin e parë kisha marrë disa vlerësime, përdredhje buzësh dhe komplimente nga njerëz që e kishin lexuar librin e një autori të

huaj, të kuptonin se me kë ishin fqinj. Gazeta lokale botoi një bisedë me mua, që u bë shkak të më ftonin në shoqatën e shkrimtarëve, të më thërriste drejtori i bibliotekës e të më propozonte që nga gjithçka që botoja, të ruaja dy kopje për bibliotekën e qytetit, pasi, tashmë, isha autor nga qyteti i tyre. Lexuesja e huaj, për fatin tim, ishte një studiuese e letërsisë, e rënë sigurisht nga vakti për shkak të "përvojës londineze", por studimet e saj qenë efektive dhe sapo kishte nisur përpjekjet për të dhënë mësim anglisht dhe letërsinë e asaj gjuhe në kolegjin privat "Kurt Bosch".

Luiza ndërkohë i qe përgjigjur disa telefonatave dhe po merrej në brendësi të apartamentit me disa çikërrima. Dikur erdhi dhe u ul përballë meje.

Ja zgjata. "H-bombë" qe titulli. Isha i sigurt që botuesi nuk do ta pranonte, edhe pse h ishte për "hormonale".

Ajo më dha librin e Verlenit. U zhytëm të dy në lexim. Papagalli humbi në mendime ose fjeti gjumë. Nuk ia ndjeva më zërin. Gjë që më gëzoj jo pak. Teksti i parë që po lexonte Luiza, titullohej:

Fqinja jonë përvëluese

Gjithçka u dogj. U bë vapë e tmerrshme. Brenda meje u ndez një zjarr, që s'dija si ta shuaja, nuk dija si të sillesha me të, një zjarrmi që më linte pa gjumë, më mbante gjithë ditën e lume në këmbë, duke u endur sa në një qosh në tjetrin. Librat që kisha në shtëpi,

nuk më jepnin asnjë të dhënë, asnjë informacion. Në bibliotekën e qytetit s'guxoja të kërkoja të tillë. Qe e ndaluar, jo veç për moshën time, për të gjithë. Shalëgjata e bibliotekës thoshte se një ndalim i tillë ishte bërë për të mirën e shëndetit tonë moral! I gjithë qyteti ishte i moralshëm, askush s'lexonte asi librash. Shkak i atij përvëlimi tërësor qe Lina J. Ajo banonte në katin poshtë nesh. Kjo ishte e mjaftueshme për ta njëjtësuar atë me gjuhët e flakës, që do përfshinin gjithë familjen tonë ushtarake.

Jemi katër vëllezër. Tre të mëdhenjtë kanë veç nga një vit e pak në mes, ndërsa unë, më i vogli, diferencohem me disa me atë që ndodhet para meje. Vëllai i madh, asokohe, kishte mbaruar ushtrinë, kish krijuar familje dhe banonte diku në anën tjetër të qytetit. Vëllai i dytë, “i madhi” që kishte mbetur në shtëpi, qe më i keqi, më rrugaçi. Mirëpo ky rrugaç ishte fort i hijshëm, villak i gjatë e truplidhur, me sy jeshil të mëdhenj, në një fytyrë të bardhë e të imtë, të skalitur me shumë kujdes. Kishte flokë të zinj, të gjatë, më të gjatë se ne të tjerët, të rëndë dhe të hijshëm, të larë dhe vezullues. Ai që kam para vetes, qe tip shkencëtari a shkrimtari, nuk e di. As që merrej vesh ç'qe. Përgatitej për studime të larta, herë në teatër, herë në kimi, herë në letërsi. Ajo që dinim saktësisht, ishte se ai s'bënte pjesë më në familjen tonë, jetonte me avujt e librave, me ethet e mësimi.

Sapo kisha mbaruar klasën e tetë. Kishte filluar të më dukej vetja i rritur. Jo aq sa të guxoja të kundërshtoja

“urdhrrat” e vëllait të madh, por jo edhe aq i vogël sa të mos guxoja t'i bëja hile. Por zjarri shtëpisë sonë nuk i hyri për shkakun tim, por prej fqinjës sonë.

Ajo, fqinja jonë përvëluese, qe një dy-tre vjet më e madhe se unë. E sikur të mos mjaftonte kjo, unë qeshë edhe me shtat tmerrësisht më i vogël se ajo. Mezi i arrija tek supi, por edhe për nga të tjerat, nuk i bija as në zog të këmbës, në atë zog këmbë që dukej sikur cicëronte sipër sandaleve të llastikta. Dy herë, duke u varur sipër ballkonit, kisha arritur të shihja pothuajse një të tretën e gjinjve të saj të trëndafilte, dy gjysmëtoptha rozë të harkuar magjishëm, që i imagjinova me nga një luleshtrydhe të zjarrtë në majë. Kaq mjaftoi që në fund të kraharorit të ndjeja një përvëlim të pandërprerë, një si rrëshqitje të vazhdueshme që më mundonte, më bënte të harroja urinë, etjen, lodhjen dhe të gjitha hallet e deriatëhershme.

Ajo qe plotësisht e ndërgjegjshme për pasuritë e saj, ndaj luante me to me shumë kujdes, aq sa për të shtuar lakminë e të tjerëve, por jo për t'i vënë në rrezik. E donte veten më shumë se të tjerët, donte bukuritë që mbarte dhe nuk kujdesej për ato të të tjerëve. Nuk kishte ndërmend të shkëmbente gjë, as të ndante gjë; i mjaftonte vetvetja. I mjaftonin sytë e kaltër, me të cilët mund të shihte gjithçka. Pse thonë se sytë e bukur shohin vetëm gjëra të bukura? Unë s'kam sy të bukur, të paktën jo aq sa të përfitonin të drejtën të shihnin atë. Gishtat e bardhë e pak të

Arbër AHMETAJ

Një natë tek Luiza

RL Books, Bruxelles, 2024 (première édition 2015,
Skanderbeg Books)

Dossier de presse



Sfondi narrativ i romaneve "I huaji, ai Kosovari" dhe "Një natë te Luiza"

Nga: Dr. Zejnepe Alili Rexhepi, Shkup

Gazeta "Epoka e re", Prishtinë 26 mars 2018

Arbër Ahmetaj është shkrimtar bashkëkohor që veprën e tij e mbështet në këndvështrime të vetëdijes historike. Shkrimtari, në shtjellimin e boshtit tematik, përmes këtyre dy romaneve ngre kuadrate logjike, përmes të cilave i realizon pritshmëritë e lexuesit, përtej kënaqësisë së leximit të lirë. Ngjarjet, në veprat e Ahmetajt, ngrihen mbi norma filozofike me sensin e zbërthimit të kodeve jetësore, rrjedhave të kohës, gjendjes sociale, nëpër të cilat parakalon, jo veç individ, por e tërë shoqëria shqiptare. I ballafaquar me situata të tendosura, njeriu (kryeheroi), as krijuesi (autori) nuk resht së përshkuari këto linja të vështira mbi të cilat është i paracaktuar të lëvizë fati i individit. Në dy romanet e shkrimtarit Ahmetaj: "I huaji, ai Kosovari" dhe "Një natë te Luiza", gjejmë prurje, të realizuara përmes përshkrim-ngjarjesh në linja përpjekjesh ku shpesh të udhëheq ëndrra-onirikja.

E pathëna e veprës

Procedimi rrëfimor i ngjarjeve dhe përjetimeve, i mbështjellë me tisin emocional të shkrimtarit, është një pergamenë historish dhe ndjenjash që shpërndajnë dhembje për të shkuarën. Romani i parë **"I huaji, ai Kosovari"**, si dhe i dyti **"Një natë te Luiza"**, vijnë në formë memoresh, përvojash dhe modelesh të tjera të mbamendjes së individit, gjegjësisht autorit, si dhe mbamendjes kolektive, që nuk arrin ta zhbëjë koha, as me kalimin e rëndë të viteve. Të shkruash në 2013 romanin "I huaji, ai Kosovari" dhe në 2015 "Një natë te Luiza", sigurisht nënkupton që autori s'ka qenë vazhdimisht përballë trysnisë së aktualitetit, por ngjarjet, në formë kujtimesh, të përshkruhen me qetësi e përvojë rrëfimore. Në pjesën më të madhe të tekstit përshkruhen ngjarje kohësh të trazuara të nënqiellit shqiptar, si vitet e 80-ta, 90-ta e më pas, deri midis tri linjash paralele ngjarjesh: Shqipëri - Kosovë - Mërgatë.

Në romanin "I huaji, ai Kosovari" shkrimtari flet për kohë tjetërsimesh brenda kombëtare, një tëhuajësim deri në armiqësi e moskomunikim total, pas viteve 80-ta, midis dy vendeve Shqipëri - Kosovë, të parit, nën paktin e bashkëveprimit kinez, ndërsa të dytit, nën "bashkim-vëllazërimin" jugosllav. Pra, është një roman me përmbajtje historiografike, bazuar në kujtime dhe argumente.

Përmbajtja e këtij romani sjell përshkrime fragmentare, sipas njohjeve, përjetimeve apo leximeve të shkrimtarit, të cilat përvijojnë në plotëni jetën e shqiptarit, matanë dhe këndeje kufirit, me mjaft vështirësi, katrohura që të ngjallin neveri e të lënë shije groteske.

Shkrimtari tregohet mjeshtër rrëfimi, me përvojën e autorit të disa veprave artistike. Për ironi, rrëfimin në "I huaji, ai Kosovari" e fillon me arritjen e kryeprogonistit në qytetin pa kishë. I habitur me faktin se ku e kishte dërguar fati apo rrjedha e jetës, shprehet: *"Qyteti ynë nuk ka kishë, kjo nuk është ndonjë hata e madhe, pasi pothuajse shumica e qytetarëve janë myslimanë. As xhami nuk ka, sinagogë jo se jo! Hafizja e çmendur është myslimane".* Pra, kishë nuk ka, por "qyteza e rrënuar e ilirëve, po. Mbase, nostalgjia për këtë vend, e ka shtyrë autorin që rrëfimin e parë ta titullojë "vendi i shenjtë".

Liria mbetet vetëm si refleksion artistik. Modelin më të mirë për këtë e jep Hafizja e çmendur. Në fakt, kur Kosova është e ndaluar të përmendet, askush nuk guxon ta bëjë këtë, përpos Hafizes së

çmendur, e cila këndon edhe këngë për të, po asaj nuk ia var kush veshin, edhe kur bërtiste nëpër rrugët e qytetit: "Jetën e japim, Kosovën nuk e japim". Atë nuk e vënë re, sepse ajo edhe tek varrezat falet e lutet herë si kristiane, e herë si muhamedane, gjersa në fund reciton citate të Mao Ce Dunit. Mjerimi i këtij personazhi, e përshkruan konfuzitetin fetar dhe tiraninë për një admirim të rrejshëm, gjatë një bashkëveprimi shqiptaro-kinez që më vonë rezultoi humbje kohe, grotesk në këndvështrimin e sotëm, por që padyshim pas vetes la gjurmë të thella tek një shtet i vogël, siç qe Shqipëria. *Kryepersonazhi* është Kosovari (natyrisht, banorët do ta quajnë "I huaji" dhe rreth ardhjes së tij fillojnë të thurin legjenda, ndonëse në vitin 1989, ai do të vinte si student në Tiranë. E panjohura për të, këdo e vendos në dilema të shumta. Qëndrimi i tij shpejt do të bëhet i shpjegueshëm, kur ai fillimisht e refuzoi vizitën për në muzeun e postës së kufirit, i tëri i mbushur me fotografi vrasjesh në përpjekje të kalimit të kufirit. Aty gjendeshin edhe vargje të shkruara për ushtarët e kufirit, madje dhe qenin e kufirit, që kishin rënë heroikisht duke e « mbrojtur » vendin nga ikësit. Romani "I huaji, ai Kosovari", analizuar përmes unit subjektiv si raport i ndërvënë me objektin e rrëfimit, krahasuar me veprën e A. Kamysë "I huaji", ka të njëjtin tëhuajësim individësh, qëndrimi misterioz i të cilëve të lë shijen e **bukës së absurdit**. Rrëfimi përjetohet si diçka e kohës së shkuar që ruhet në muret e shpirtit, pastaj përkalimi nëpër realitetin jetësor dhe realitetin fiktiv ndihmon në formimin e personazhit narrator. « I huaji-Kosovari » identifikohet me vendin e shenjtë, me identifikimin e varreve, gjuhës dhe gjakut. **Kosova** për ta (banorët e qytetit pa kishë) ishte krejtësisht e huaj, madje më e huaj se Madakaskari, Kosova *që ishte veçse një fluturim zogu larg tyre* dhe kishin të njëjtë emrat e mbiemrat e tyre. Kosova, në të cilën kishin shkuar me mijëra herë prindërit e tyre, për bukë e për luftë. Gati një dekadë më vonë, ngjarjet e vitit 1999 jepen përmes ditarit. Është e pranishme edhe forma epistolare, përpos memoareve që përbëjnë pjesën më të madhe të përmbajtjes. Në këtë ngritje piramidale rrëfimi, një personazh në pritje të premtimit dhe identitetit të përhumbur është Doruntina. Asaj i imponohet dëshira për arratisje, kudo qoftë, veç larg vendit të izoluar, prej ku edhe Zoti për një kohë pati hequr dorë! Situatat rrëfimore janë gërshetim interesant, edhe kur rastisim në zvarritjet kërmillore të individëve të përhumbur, edhe kur ndeshim vigjilencën e atyre që nuk hezitojnë të marrin arratinë, në emër të lirisë. Përgjithësisht, një krahasim me romanin "Procesi" të Franc Kafkës, pa dyshim se vihet re, ndonëse jo si identifikim tërësor. Sigurisht, në këtë ide na shtyn fakti që edhe dëshmitë e rëndësishme janë futur nëpër kurthe keqkuptimesh. Në këtë rast, edhe po të mos ishte koïçidenca/përngjasimi i personazheve, është ngarkesa psikologjike dhe involvimi i tyre në dramën kolektive.

Rrëfim në sfone kujtimesh

Romani "Një natë te Luiza", që nga titulli është gjetje e duhur dhe ngacmuese, drejt një leximi të pakushtëzuar. Indi ndërlidhës midis kohëve, të tashmes dhe të shkuarës, krijon linjën midis fatit të një farmacisti dhe një gruaje "të harruar", ndonëse në përpjekje të vazhdueshme të ruajtjes së identitetit. **Fillimi dhe mbarimi** i romanit, ngrihet si parabolë midis dy linjash, ku konturohet përmbajtja me të gjitha rrjedhat e rrëfimit. Me një stil konciz rrëfimor, si model i Stevan Cvajg-ut, shkrimtari Arbër Ahmetaj na vendos brenda një ngjarje - enigmë, e cila do të kuptohet vetëm pas leximit të vëmendshëm dhe ndërlidhjes së njëpasnjëshme të sekuencave rrëfimore. Përpos narratorit - farmacistit, që në fletët e para të romanit njihemi me Luizën, e cila vinte nga Islanda (kishte studiuar për letërsi, në Rejkjavik dhe Dublin), por kishte ëndërruar të bëhej aktore në Londër. Dikur,

për arsye shëndetësore kishte qëndruar në Gjenevë, ku e mësoi frengjishten, gjë që i mundësoi të komunikonte edhe me vetë kryepersonazhin, që u njohën gjatë një seance nënshkrimesh të promovimit të librit të tij të parë të përkthyer e botuar në frengjisht. Rrëfimi merr trajtë besimi të ndërsjellë, kur ata të dy zbulojnë preferencën e përbashkët - letërsinë. Në këtë temë do të pikasen edhe kodet morale dhe vlerat e shijet e artit. Madje, në një mbrëmje të njohjes së tyre, ata folën gjatë për letërsinë dhe autorët: Samuel Becket, Pol Verlen, sikurse më pas: Homerin, Danten, Shekspirin, Tolstoin, Dostojevskin, Markezin, Coelhon dhe kuptohet Floberin ! E admironin Floberin për zotësinë e gjetjes së Emës - Ema Bovarisë. Të gjithë këta romancierë të mëdhenj, kanë shtjelluar artin e tyre mbi drama individuale dhe kolektive, me një bazë të fortë dashurie, herë - herë edhe për të përmbysur klishe e kode tradicionale. Kështu fillon edhe rrëfimi i shkrimtarit Ahmetaj, fiksion i të cilit qe bërë Lina J. Në këtë raport, ndoshta mjafton edhe kjo shkëputje: *"E kam lexuar me një frymë romanin tënd" Por, ma zuri frymën"* (Luiza). Pas këtij komenti pason revanshim i farmacistit: (Mirënjohës për leximin dy javor, në të kundërtën (Luiza)do të kishte bërë shopping, do të kishte qëruar patate ose bërë ndonjë gjë tjetër, larg leximit). Pastaj takimi me Ana Mennem-in sjell të tjera horizonte kuptimesh. Sigurisht, jo vetëm për nga koincidenca e emrit me Marian, personazhi i Ahmetajt: Lina J. - Nora - Ana Mennem, do të mbeten gjatë në kujtesën e çdo lexuesi!

Letërsia e përkthyer dhe sistemi i pritjes

Letërsia shqipe e shkruar jashtë kufijve të shtetit *Amë* e ka të patjetërsueshme të ruajë urat lidhëse, midis dy gjuhëve, kulturave, traditave. Romani "Një natë te Luiza" është tipik për të dëshmuar përpjekjen e shkrimtarit Ahmetaj për të sajuar një roman postmodern, duke përdorur elokuencën rrëfimore, në një anë me realitetin e hidhur e të ashpër që e kaluara lë në vendin e tij, që si realitet është i pashkëputshëm nga ai Shqipëri - Kosovë, po sigurisht me problematika, jo tërësisht të ngjashme, realitetin shoqëror dhe dramën sociale që për dy a më shumë dekada ndeshet me fatin e shqiptarit, në Shqipëri, në Ballkan e gjetiu trojeve tona. Teksa në pjesën tjetër të Evropës, veçmas në Zvicër, ku edhe zhvillohet kryekëput ngjarja, autori i jep tjetër përmasë të kuptuarit të artit, vlerave njerëzore, kulturore e intelektuale.

Romani karakterizohet me përdorimin e lirshëm të **unit autorial**, si dhe transparencës së ngjarjeve, ndonëse ato shkruhen apo botohen shumë më vonë, ngase kanë ndodhur. Horizonti i pritjes arrihet këndshëm, pasi është roman me fraza jo të gjata apo të lodhshme, falë njohjes së stilit të shkrimtarëve të "Brezit të humbur", (E. Heminguej, E. M. Remark) megjithëse, Ahmetaj arrin që ta ruajë stilin ajzbergian, përderisa mjeshtërisht lexuesin e fut në labirinte kërkimesh vetanake, prej ku ata edhe vetë mund ta imagjinojnë vazhdimësinë e ngjarjes, gjithmonë sipas horizontit të pritjes ose ngritjes kulturore që posedojnë, në raport me vlerat e letërsisë. Të dy romanet: "I huaji, ai Kosovari" dhe "Një natë te Luiza" me formësim shtresash rrëfimi tejet filozofike, cilësohen si vepra me vlerë, për nga ndërtimi kompozicional dhe mesazhi universal.

Një natë tek Luiza (Nga Arbër Ahmetaj)
Një roman i shkruar bukur

Petrit Palushi

Është një roman për humbjet, dis-ekuilibret njerëzorë, ftohtësinë e marrëdhënieve, jashtë happy-endeve të pritshme, një shpalime kohësh dhe zhvendosja e ngjarjeve të ndryshme si një hapje e matrioshkave ruse, roman me të papritura, ku pikërisht të papriturat japin kupshtimshmërinë se ke para një prozë në cilësinë e modernes dhe do lexuar vetëm si e tillë. Ka fabul dhe një prozë mbahet dhe jetësohet nga fabula, ndryshe nga shumë proza romanore ku linjat mbeten të shpërndara dhe pa kurrfarë pika takimi. Arbri në këtë roman ka një filozofi të veten letrare që ka të bëjë me mënyrën e rrëfimit dhe operimeve në prozë me ato elementë që i japin funksionalitet prozës dhe e bëjnë tejet të lexueshme. Autori e ka titulli romanin "Një natë tek Luiza", por unë mbrëmë duke e lexu romanin krejt-e-krejt, m'u kriju përshtypja se po kaloja një natë të lume bisedë me autorin duke shkërmoqë romanin fije-fije.

Një prozë që buron nga e vërteta jetësore dhe artistike
Mbi romanin "Një natë te Luiza" të shkrimtarit Arbër

Nga Kujtim Morina

Para disa muajsh, po kërkoja në librari një libër për të lexuar nga Arbër Ahmetaj. "Fletëhyrje për në varr" apo "Varri i braktisur" më dukeshin tepër të zyrtë dhe zgjedha "Një natë tek Luiza". Kisha dëgjuar që në fillim të viteve 90, për një student të viteve të larta të mjekësisë që shkruante prozë nga ata që e marrin seriozisht e kam fjalën, dhe pastaj për disa vite nuk u ndje shumë derisa emigroi në Zvicër ku jeton prej dy dekadash.

Romani "Një natë tek Luiza" nuk ka strukturën tipike të romanit, më tepër janë tregime që duken pothuaj të shkëputura nga njëri-tjetri, vetëm personazhi kryesor që shpesh identifikohet me autorin, lëviz në të gjithë romanin që nga fëmijëria deri në moshë të mesme. Gjetja e Arbër Ahmetaj si prozator për mendimin tim nuk është aq shumë tek trillimi letrar megjithëse e ka edhe atë por tek personazhet me bazë të vërtetën jetësore, depërtimin në botën e tyre të brendshme shpirtërore, mungesën e komplekseve për t'i pasqyruar ata në shumë plane duke hetuar thellë në unin dhe egon e tyre dhe një satirë e hollë që i shpon ata tej për tej. Jeta bulëzon në këtë roman që nga mesi i viteve 80 të shekullit të kaluar me normat dhe paroditë e regjimit komunist me vitet e vështira të tranzicionit në Shqipëri dhe jetesën në emigracion.

Proza e Arbër Ahmetaj ka një figuracion që e bën atë tërheqëse dhe ngërthen një forcë vargu migjenian që e zhyt lexuesin në rrëfimet e tij interesante. Nganjëherë duket e vështirë, kalimi nga një episod apo kapitull në tjetrin por kur e fillon atëherë të tërheq shtjellimi i fabulës dhe vëzhgimi i mprehtë i autorit. Zvicerani Michel Pichon shkruan për prozën e Ahmetaj si një "shkrim që luhetet mes letërsisë, esesë dhe filozofisë". Edhe në qoftë kështu, është jeta që lëvrin dhe ndjehet në të gjitha poret e saj në prozën e këtij shkrimtari. Ndryshe fantazia letrare e pambështetur në realitet mund të arrijë në bestseller por që e ka jetën e shkurtër.

Nuk ka në këtë roman skena të nxehta erotike që edhe mund të priten nga titulli por përshkrime romantike të thella që nuk bien në sentimentalizëm dhe jetë me të gjithë vrullin e saj. Madje janë

momentet e veçanta me gjetjet apo dialogjet që të mbeten në mendje dhe kupton se aty është arti në rrapëllimat e kohës që e shijon momentin deri në përjetësi. Proza mund të kishte më shumë dialog por ky është stili i shkrimtarit me një paralelizëm apo personifikim të jetës me natyrën dhe një depërtim të thellë në vetëdijen e brendshme të personazheve që krijon.

Autori iu vë tituj të vecantë tregimeve apo kapitujve të librit që mund të lexohen edhe ndarazi. Do të veçoja "Shenjtë Valentin", "Kaprollja e plagosur", "Gratë heroike hidrocentralase", "Alpenperle" ku duket se autori ia ka arritur një përshkrimi dhe sinteze artistike të gjendjeve dhe situatave që e ndjellin lexuesin t'ju shkojë deri në fund. Këtë të fundit e kisha lexuar si tregim të veçantë në internet dhe më shtyri të lexoj edhe diçka prej prozës së gjatë të këtij shkrimtari.

Pas leximit të këtij romani, nuk kam më ndrojtje të lexoj edhe romane apo tregime të tjera të tij që më frenonin pak nga titujt apo edhe mosnjohja e tij si shkrimtar. Besoj se ne në përgjithësi vuajmë nga paragjykimet apo stereotipet e krijuara për autorët shqiptarë dhe bëjmë vlerësime pa i lexuar dhe pa menduar shumë se shkrimtari si çdo profesionist tjetër evoluon në zejen e tij. Pastaj kjo është rrjedha e letërsisë shqiptare sidomos pas 90-s dhe duket që autorët që kanë emigruar janë më të lirë të shfaqin talentin dhe priret e tyre qoftë edhe nga statusi i tyre më i pavarur në shoqëritë ku jetojnë.

Një letërsi e butë...

www.shqiptari.eu 18 mars 2016

(Fjala është për romanin "Një natë tek Luiza" të shkrimtarit t'Arbër Ahmetaj).

Kënaqësi leximi

Bajram Sefaj

Pasi që, më kënaqësinë më të madhe, kisha lexuar romanin e tij të parë, "I huaji ai Kosovari", mezi pritja të takoja autorin e tij, do të thotë, Arbër Ahmetajn, që njihja prej kohësh. Por, tash që, ndërkohë kisha lexuar romanin e tij, në sytë e ndjenjës sime, ishte rritë edhe më shumë, kishte marrë pamje hyjnore, mund të them, pa u trembur fare se e teproj!

Romani i tij i parë (për mua!), sipas emrit (titullit) që mbante, me trembi në çikë, (uh, çfarë do të thotë kjo: edhe "I huaji (edhe) ai Kosovari").

Aman, aman!

Në fakt, vetë i titulli provokues i këtij romani (për mua dhe të gjithë lexuesit e tjerë shqiptarë kosovarë!), ishte karrem (me rrema!) që, me etje t'i gjuhesha leximit. Gjithnjë me pyetjen krahaqafë pse ai titull dhe çfarë domethënia ka: "I huaji ai Kosovari"! Mo' Zot, e ka atë domethënien denigruese, përbuzëse e nënçmuese që, mjerisht, përditë e më shpesh, sidomos rrugëve të Tiranës, ua kap veshi kosovarëve të gjorë. E ata, të patrazuar fare, vazhdojnë ta duan, deri në dhimbje përvëluese, Shqipërinë, kur është Nëna e tyre e vetme e, tjetër nuk kanë!

Jo, ore, ç'po thua. Je në veti, ti! Nuk ishte hiç ashtu. Ishte krejtësisht ndryshe. Jo vetëm ..."ai Kosovari", por të gjithë lexuesit e tjerë, do të binden, bashkë më të, se romani në fjalë, paraqiste

diçka tjetër, të kundërt! Këtij romani dhe autorit të tij, z. Arbër, i bëra jehonë të madhe verbale, ngado që u solla e shkova, vërdallë. Diçka nga këto fjalë të mira të mia për romanin e tij, kishin gjetur rrugët, qoftë edhe misterioze, e ishin "dyndur" në vesh të Arbrit.

Dhe, kur me në fund, erdhi dita e (ri)takimit me të, ishte pasdite e vrugët e ditës së diell, më shi të imët, në Gjenevë.

Shi binte në.... Gjenevë!

*

Tash pas aq shumë vjetësh që jemi parë më Arbrin, kisha përshtypjen se e shihja edhe e njihja për herë të parë. Atë burrë të ri, plotë trupin Tropojë e virtyte tjera të asaj krahine legjendare të vendit tonë. Ishte po ai Arbëri i mëparshëm, i ri, shtatlartë e plot gjallëri, por tash e shikoja dhe e ndjeja disi ndryshe. Me një respekt më të madh, sado që ishte i ndrydhur. Si për të dëshmuar se e di fare mirë se librin ia kam lexuar me kujdes të përqendruar dhe se e kam "reklamuar" gjithandej, sa që, një bashkatdhetar veçse nuk ma kishte grabit e marrë nga dora, posa u takuam, në dorë m'i lëshoi edhe disa ekzemplarë të romanit "I huaj ai Kosovari" bashkë me porosinë që t'ua ndaj miqve të mi! Çdo gjë ishte e qartë. E, për mua, ka ndonjë gjë të re, derisa me bishte syri ia vidhja titullin e romanit të radhës "Një natë tek Luiza"! Pa pikë hezitimi, si një krah dallëndysheje tropojane, hapi kapakët e romanit dhe në faqen e parë të bardhë të tij, shënoi: Bajramit, një letërsi e butë, për një mik të mirë!

*

Romanin "Një natë tek Luiza" e marr prej duarve autorit, menjëherë lexoj me lezet (siç thonë helmet e Tiranës!!), akoma më të madh se të parin, dhe, aty për aty, filloj të zihem, të tjerr e të meditoj mbi te, si ta shkruaj një shkrim të shkurt, jo pse di shumë 'i zbërthej e komentoj veprat letrare (kush ai që din ta bëj këtë punë, aq mirë e me kompetencë, dilemë e temë tjetër, është kjo!) , por, vetëm aq sa të ndaj kënaqeshin e gostinë më të tjerët, dhe, në këtë mënyrë, t'ju bëj thirrje, (që mos të jem egoist!), që, edhe të tjerët të ulën rreth tryezës se quajtur "Një natë tek Luiza".

*

Kur me në fund, u gjenda sy m' sy, me faqen e parë të bardhë (të tmerrshme) të kompjuterit, kur mendova se i erdhi vakti ta them fjalën time për këtë vepër, në faqen e parë gjeta titullin e shkrimit: letërsi e butë, për...! Dhe, akoma ende, pa i lexuar as 20-30 faqet e para romanit pash se kësaj e butë, duhej shtuar edhe attribute të tjera: letërsi e butë, po, d'accord, por edhe letërsi e mrekullueshme, letërsi e lezetshme, letërsi e ëmbël... Tash nuk kam takat të përgjigjem për të gjitha këto "akuza" që ia bëj romanit "Një natë ke Luiza", sepse, në rend të parë, nuk jam i zoti t'i dalë përballë një orteku të tillë rrënues, e, së dyti, nuk dua, kur, thjesht e vetëm me një fjalë (a fjali!) mund të përmbyll gjithçka: merrni e lexojeni këtë (krye)vepër të letërsisë më të re shqipe! Kush nuk pajtohet, ka punë me mua! Ja, ku jam!

*

Malli i mirë, zotnia serbes, thotë një urti jona e moçme popullore! Arbër Ahmetaj shkua mirë, paq shkruan, shkurt shkruan, qartë shkruan, prapë, bukur, paq, shkurt, qartë,... prapë... I thërras në ndihmë, argatë të me hyjnë nën krahë e këtë punë të vështirë arsyetimi, pafajësi

argumentimi e vlerësimi, vetëm mendimet e tre kritikëve të huaj, dy nga Zvicra e një nga Bukureshti i Rumanisë. Ata thonë: "Ahmetaj është shkrimtar i aftë që përvojat personale t'i ngrejë në lartësinë e një mesazhi universal", (Bastien Fournier), "Shkrim të luhatet mes letërsisë, esesë dhe filozofisë (Michel Pichon, që të dytë nga Zvicra), ndërkaq, Gabriella Lupu, nga Bukureshti, ndër të tjera thotë se: "Prozat e tij, (të Ahmetajt, pra) të japin kënaqësi leximi po aq sa të bëjnë të reflektosh".

*

Megjithatë, kur është fjala për romanin në shqyrtim, të them se midis kopertinave të tij, fshihen (ruhen) ty margaritarë fort të çmuar: "Shenjti Valentin" dhe "Gratë heroike hidrocentralase". Pa e eklipsuar, aq me pak pa e mohuar vlerën e asnjë tregimi tjetër, as krejt s'rrëfejnë ato 182 faqe teksti modern e të shkëlqyer, për mua tregimi më i mirë, megjithatë, ishte ai për "Gratë heroike...", ndoshta pse në gjene kemi diçka të përbashkët: ai është kundër enverist e unë kundër titist! Edhen një e përbashkët: gjersa unë jam jurist, ai është farmacist, profesion, të cilin me dashuri e ushtron, sot e kësaj dite, në qytetin piktoresk Sion të Zvicrës, ku, prej vitesh, jeton, punon dhe krijon.